

Colette Soler

Dire... L'Un *

Dans une telle question je suis embarrassée non par le manque de matière mais par son excès. C'est à la fin du ...*Ou pire* que Lacan en juillet 1972 ouvre « L'étourdit » sur cette phrase fameuse « Qu'on dise reste oublié ¹... ». Avec ça, malgré les apparences, un coup d'arrêt est mis à la période logicienne des années précédentes. Je dis malgré les apparences, puisque ce texte recourt à la logique des ensembles, à la logique propositionnelle de Frege, ainsi qu'à la subversion de la logique modale d'Aristote, sans parler de la topologie qui y est centrale. Il n'empêche, avec « L'étourdit », ce qui précède trouve son point de capiton et un nouveau chantier s'ouvre avec le modal du « qu'on dise ».

Il introduit des termes nouveaux, et pas seulement un, le dire comme verbe, « qu'on dise... », le dire comme substantif, « un dire », celui de Freud et d'autres, puis le « dit » qui, pour la première fois, substantive le participe passé du verbe dire, un dit, des dits. Et à tirer ces fils c'est toute la psychanalyse qui vient et qui est remise en perspective. D'où la difficulté. Je commence par le plus simple :

Les dits analysants et le dit de l'inconscient

Ce participe passé est nouveau, mais en fait, ça reprend, en d'autres termes, du déjà connu.

Dès lors qu'il précise, les dits se posent en vérité, ou ils ont la vérité pour signifié, il ne s'agit donc de rien d'autre que de ce que Lacan a intitulé « la chose freudienne ». Il l'explique : la chose freudienne qu'il a « située d'être le dit de la vérité ² ». Il en a donné la structure de langage, avec signifiant et signifié. Nous sommes là en terrain connu. Cela permet de conclure qu'avec ce substantif, il condense l'expression « ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Un dit c'est « ce qui se dit dans ce qui s'entend » en supposant que ce qui s'entend ce sont les signifiants et que ce qui se dit c'est à la place du signifié, la vérité du sujet. On est là dans la spécificité de ce que l'on a nommé « l'écoute analytique » depuis Freud, laquelle n'a d'autre

fin, avouée et effective, que de capter, et d'interpréter ce qui se dit, la vérité, dans ce qui s'entend, soit la chaîne de signifiants.

Mais qu'est-ce qu'entendre un signifiant dès lors que le verbe entendre est à double sens, équivoque ? Il signifie d'un côté, je perçois un bruit ou un son avec les oreilles, et de l'autre, je comprends, et parfois même je veux, quand on dit « j'entends bien », démontrer, obtenir, etc. Dans la parole on entend d'abord avec les oreilles, mais les sons organisés en langage se distinguent du bruit, et dès lors le registre de ce qui se capte de signifiant est « d'entendement », comme Lacan s'exprimait des années auparavant.

Le sonore de la parole a cette propriété, toujours, d'être lui-même équivoque, pour la raison que, dans l'entendu sonore, les unités sont incertaines, elles y sont à identifier, et du coup toute séquence sonore prête à lectures variées. Quand Lacan disait : « Ce que j'ai à capter est d'entendement », et pas d'audition donc, c'était pour souligner le fait que dans cette parole Freud nous a appris à identifier d'autres signifiants que ceux de l'intentionnalité du locuteur, et sans qu'il s'agisse cependant de lire dans le marc de café comme les diseuses de bonne aventure. Les *Uns* de signifiant proprement dit, *i. e.* en tant que conjoignant l'élément formel et le sens, s'entendent donc, non comme le bruit par les seules oreilles, mais par l'entendement qui les identifie. J'ouvre ici une parenthèse : on ne devrait pas trop se flatter de faire des interprétations équivoques, l'équivoque nous précède et la visée de l'analyse c'est plutôt de la réduire.

Quant au dit de l'inconscient qui parle, dans la parole analysante, que dit-il ? Ce dit de l'inconscient Lacan le met au singulier, il n'y en a donc qu'un, un seul dit, bien qu'il y ait autant d'inconscients que de sujets. Quel est-il ? Si je faisais un séminaire je vous le demanderais mais puisque je fais un exposé, je vous dis ma réponse. Ce point, en fait, ne me paraît pas problématique. Il tient en un mot : [le] phallus, ou plutôt en deux [le] phallus et [la] castration, popularisés par Freud, dont il a fait la clé de la sexualité sans distinction de sexe, et où il a reconnu la butée universelle de la fin de l'analyse. Lacan ne dit pas non, d'ailleurs, il dit seulement que ce n'est pas une butée, ce qui change tout. C'est la seule vérité véhiculée par le dit de l'inconscient qui parle. Lacan l'a explicité d'ailleurs dans « Radiophonie », disant qu'avec la vérité, de rapport, je cite, « il n'y en a qu'un de sûr, si vous voulez qu'elle vous ait bien, la castration, la vôtre, bien entendu et d'elle, pas de pitié³ ».

L'inconscient ne dit que le phallique, qui relève du « Y a de l'Un », car le phallique c'est du Un et du Un hors corps qui vient du langage, de la

rencontre des mots avec le corps, laquelle a effet de jouissance, mais de jouissance *castrée*⁴, selon le mot de Lacan. Cette jouissance c'est ce que produisent les formations langagières de l'inconscient, le « travailleur idéal », jamais en grève, qui dans le rêve, le lapsus, etc., travaille, je cite, à « la jouissance qui fait fonction de sujet », celle qui a même structure que le signifiant. Elle s'écrit dans « L'étourdit » avec la fonction propositionnelle de Frege⁵, $\Phi(x)$. Cette jouissance positivée en tant que telle, mais qui, incluant le manque qu'écrivait au départ le $(- \phi)$, peut être dite *castrée*. Pas d'autre dit de l'inconscient que cette vérité de la jouissance castrée. Et que l'on ne me dise pas qu'il y a l'autre jouissance puisque, par définition, c'est celle qui ne relève pas du dit de l'inconscient. D'où l'aveu final de Freud. Et d'où aussi l'affirmation de Lacan, pas si étrange qu'il y paraît, disant que la femme n'a un inconscient que de là d'où la voit l'homme.

Je passe maintenant à ce qui est plus inédit.

En ajoutant le « qu'on dise » Lacan fait déjà un pas hors des frontières classiques de l'écoute et de l'interprétation freudiennes, qui visaient ce qui se dit dans ce qui s'entend, la vérité. Il introduit quelque chose qui n'est pas du registre de la vérité articulable. Et n'oubliez pas qu'en 1974 il stigmatise les amours de Freud avec la vérité, modèle qui doit tomber pour que le discours analytique soit fondé, dit-il. Et quand il insiste sur le mi-dit inéluctable de la vérité il donne, en fait, le principe de l'impasse freudienne. On est donc sur un terrain crucial pour la psychanalyse et sa fin.

L'acte de langage

Le modal du « qu'on dise », marqué par le temps grammatical du subjonctif, ne désigne rien du langage structuré, mais seulement l'acte d'en user. L'acte qui profère, quels que soient les dits du sujet. Il n'a pas pour signifié la vérité, mais... l'existence, dit Lacan. En écrivant *ex-sistence* avec le trait d'union que l'on sait, Lacan réfère encore à la logique, évidemment, celle des ensembles qui a su construire ce qui manque à toute rigueur logique, avec des notions telles qu'incomplétude, inconsistance, indémontrabilité, et indécidable. En effet le trait d'union d'*ex-sistence* évoque le site « hors de ». Le « qu'on dise » *ex-siste* à la structure.

Pourquoi cette dimension du dire fait-elle à ce point problème ? Outre qu'elle s'oublie, elle se saisit mal, c'est patent.

Mais comment ne pas saisir que pour qu'il y ait effets de langage, au premier rang desquels l'objet *a* qui manque, et qui a pris la suite du $(- \phi)$, encore faut-il qu'il y ait usage de *lalangue*. Pas d'articulation sans profération, sans « jaculation » dit *Le Sinthome*.

Qu'il dise « for-da », le petit, plutôt que « pas », est autre chose que le binarisme phonétique et signifiant de ce qu'il prononce, avec son effet de perte, et on sait que pas tous les petits pourraient le dire, même ceux qui parlent.

De même que « pourquoi votre fille est muette ? » n'est pas une question sur ce qu'elle pourrait formuler et que réciproquement, même quand on n'a rien à formuler, on peut n'être pas muet.

D'ailleurs, tout enfant passé par le catéchisme dans la tradition chrétienne n'a-t-il pas appris, sans même y penser, à distinguer l'existence de Dieu de son être ? L'existence on lui apprend à l'invoquer, « Notre Père qui êtes aux cieux... », quant à son être, qui est autre chose, il est objet de prédication langagière dès les premières lignes du catéchisme, si ma mémoire est bonne, « Qu'est-ce que Dieu ? C'est le créateur du ciel et de la terre ». Notez d'ailleurs que Dieu, même s'il n'existe pas, reste le créateur du ciel et de la terre, puisqu'on peut parler de ce qui n'existe pas et que l'être ne se pose qu'à partir des énoncés de la parole. Ça commence au catéchisme et ça va bien plus loin et même au-delà de la science-fiction.

Et puis sur l'*ex-sister* du dire, pensez à cette jolie phrase que notre cher Molière, dans *Les Femmes savantes*, met dans la bouche de Chrysale, accablant monsieur Trissotin, le snob : « On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé. » Elle ironise sur ses dits, mais sans douter de ses mauvaises raisons de les dire, et ce sont elles qu'elle dénonce.

D'ailleurs comment une période électorale comme celle dans laquelle nous sommes ne rendrait-elle pas sensible cette *ex-sistence*, avec le trait d'union, du dire et de ses finalités autonomes, disjointes de tous les dits concernant l'avenir que chacun des candidats promet.

Enfin, je souligne que cliniquement il y a des symptômes différents au niveau du dire et des dits. C'est au niveau des dits que l'inconscient injecte ses formations, notamment lapsus, ou rêve – puisque dans l'analyse on n'a pas affaire au rêve mais au récit de rêve donc à des dits – et mot d'esprit bien sûr tout entier localisé au niveau de la matière verbale. « Il n'y a d'inconscient que du dit ⁶ », si vous en croyez Lacan, page 92 du séminaire *Encore*, et ce sont toutes les *une-bévués* des dits. Par contre les symptômes, ou plutôt les ratés du dire, de ce que je vais appeler le dire-acte avec un trait d'union, sont autres, le premier de tous, le plus radical est le mutisme. Et puis, fréquentes mais moins radicales, les inhibitions du dire-acte dans des conjonctures spécifiques. C'est tout le problème de ce que l'on appelait à une époque la « prise de parole » dans sa différence d'avec le texte de la parole. Prendre la parole est un acte qui n'est pas à la portée de tous, ses

symptômes diffèrent selon les structures cliniques, il peut même être à l'origine d'un déclenchement, et en outre, pour chacun, il n'est à sa portée que de façon intermittente.

Bref, John Austin a pu publier en 1962 un ouvrage consacré aux actes de langage, intitulé *Quand dire c'est faire*, pour distinguer les propositions performatives du genre « je te baptise », des propositions affirmatives, telles que « Socrate est un homme », mais, en fait, il faut étendre le performatif au dire-acte. Le « qu'on dise » est un acte de langage, en lui-même performatif. « Au début était le verbe », ce n'est pas le signifiant, le verbe, c'est le dire... *spermatique*, si je peux dire.

Au début de « L'étourdit » Lacan est allé jusqu'à appliquer ce performatif à la fameuse proposition affirmative, universelle dans les termes d'Aristote, « Tous les hommes sont mortels ». Elle se présente comme une proposition énonçant ce que l'on croit être un fait, mais ce n'est pas un fait, elle n'est que possible, dit Lacan. En effet, elle ne serait pas sans le dire-acte qui la pose et qui donc est assez performatif pour promettre la mort à chacun. Égalité suprême dont les politiques et les religions n'ont jamais manqué de se servir. Les oraisons funèbres de Bossuet sont exemplaires à cet égard, et la ruse politique bien sensible, que Lacan pointe dans cet universel, en disant que « la loi s'allège de s'affirmer comme formulée de nulle part ⁷ ».

L'ex-sistence du dire-acte est donc en position d'exception fondatrice par rapport à tout ce qui se dit, par rapport aux dits, et en s'y référant Lacan introduit quelque chose qui va au-delà de l'inconscient travailleur.

En tout cas, je tiens pour acquise la distinction entre l'acte de langage que j'appelle le dire-acte, et la structure de langage, ainsi que la différence de leur portée. Elle est indispensable dans l'analyse, mais pas seulement. Aussi bien quand il s'agit de situer toutes les techniques d'influence de ce que Lacan appelle la canaillerie, également quand on parle du surmoi, Lacan l'a marqué dès 1958 ⁸, et même pour situer ce à quoi nous nous référons souvent maintenant avec dilection... le style. Bien sûr, c'est seulement son enjeu et son usage dans l'analyse qui m'importent.

Cette distinction s'applique même au fameux aphorisme « Moi, la vérité, je parle », le mot de la chose freudienne. Qu'en a-t-on retenu ? D'abord la subversion freudienne, qui a démontré que dans les énoncés de l'analysant, ceux qu'il veut transmettre, ou qui lui viennent à l'esprit, un autre texte est latent, le texte d'une vérité inconsciente, qu'il ne sait pas le sujet qui dit *je*, et que Freud nous a appris à extraire par voie de déchiffrement et interprétation, car produite, ajoute Lacan, par voie de métaphore et métonymie, rhétorique et *tutti quanti*, et qu'il écrit dans son graphe du

désir à la ligne supérieure. Dit en d'autres termes, « au revoir Kant, le "je pense" n'accompagne pas toutes mes représentations ». Cependant, qu'on la dise ne doit pas rester oublié, et il faut injecter dans cette phrase célèbre l'acte de parler, plutôt que de se taire, je pourrais dire la vérité en acte à côté du texte de la vérité, car la chose freudienne, comme dit de la vérité, ne va pas sans dire, elle non plus.

À l'inconscient qui parle, il faut donc demander plus que ce qu'il dit, pourquoi il le dit ? Aucun signifiant ne pourra jamais l'expliquer et n'en sera que justification. Il faut donc faire entrer dans ce que Freud appelait le registre économique.

Quand Lacan insiste pour souligner que la vérité, soit la chose freudienne, ne peut aller au-delà d'un mi-dire, cette affirmation se situe au niveau du texte de la vérité. Il le précise dans « L'étourdit », elle ne sera que mi-dite car les mots y manquent. Ça ne veut pas dire que la langue est incomplète, une langue ne manque jamais de rien, d'aucun mot pour dire tout ce qui peut s'y formuler – sauf à ce que la traduction fasse apparaître qu'une autre langue peut dire autre chose, mais c'est un autre problème. « Les mots y manquent » veut donc dire qu'il y a une part de la vérité qui est sans mot. Qu'est-elle, cette part ? Je peux dire, je l'ai déjà dit, c'est la part « jouissance impossible à articuler ». Ce qu'articule le travailleur idéal dans ses formations langagières, c'est la jouissance phallique. L'autre part, nous la nommons « jouissance opaque ». Opaque, c'est le terme qui connote le sans mot. Division donc de la jouissance, entre sa part articulée et l'autre part, qui n'a pourtant pas moins rapport au langage, puisque qu'elle peut se situer de la lettre.

Quelle est donc la fonction propre, non de la vérité mi-articulée, mais de son dire ? Quelle est la finalité spécifique du dire-acte, s'il y en a une, par rapport aux effets du langage, qui sont tous des effets de négativation ou de fixation de jouissance ? Et quel est plus précisément le rapport du dire à la jouissance ? Avant de répondre, je passe par le substantif, un dire, le dire de.

L'Un-dire

Le dire, substantif, n'est jamais énoncé mais inféré, accessible donc par la logique, et à distinguer dans chaque cas des dits de celui qui parle. Exemple du dire de Freud, sur lequel Lacan se fait non seulement explicite mais didactique. Je cite : « Le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il *ex-siste* ⁹ [...]. » Si le dit de l'inconscient ne dit que le Un de la

fonction phallique, ce que tous les dits de Freud indiquent, eh bien, c'est logique, on infère que l'Un-dire de Freud c'est : « Pas de rapport sexuel. »

Avec cet exemple, et là il n'y a pas de difficulté, le dire substantif, inféré des dits, c'est donc au fond la formule unique, non énoncée mais énonçable par voie logique, qui, *ex-sistant*, elle aussi, à tous les dits, les constitue en ensemble. Il s'appelle l'Un-dire selon ...*Ou pire*, et plus tard *sinthome*.

On comprend que, contrairement à l'acte de dire qui ne peut manquer à aucun dit, puisqu'il en est la condition, (pas de dit sans dire), le dire substantif qui donne l'unité de tous les dits peut manquer. S'il manque, la série des dits reste incomplète et, par défaut de ce que Lacan appelait auparavant le point de capiton, reste seulement la série sans fin, des (dit, dit, dit...). C'est ce qui se produit avec l'enseignement même de Freud quand on méconnaît son dire. Vous savez l'insistance de Lacan : pas de maintien de la psychanalyse hors de ce dire. Je cite : « Le dire de Freud ainsi posé se justifie de ses dits d'abord, dont il *se prouve*, ce que j'ai dit, – *se confirme* à s'être avoué de la stagnation de l'expérience analytique, ce que je dénonce – *se développerait* de la ressortie du discours analytique, ce à quoi je m'emploie ¹⁰ [...]. »

Dans l'analyse un dire peut venir à *ex-sister*. À partir des dits analysants, ces dits « dont on ne peut pas se dédire », peut surgir, je cite, « un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir *ex-sister* au dit. À cause de ce qui vient au dit comme conséquence. C'est là l'épreuve où, dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint ¹¹ ». Il faudra dire lequel. Cet « Un-dire » qui enveloppe, capitonne l'ensemble de l'association libre, il est dire que quoi ?

Eh bien, le Un de l'Un-dire n'est pas le Un de la fonction phallique, quoiqu'il ait également rapport à la jouissance. Que Lacan l'ait nommé ensuite *sinthome* fait conclure que c'est le nom du métabolisme de jouissance d'un individu ; et je dis métabolisme pour indiquer disons la *varité* de la jouissance, puisqu'il y a la phallique, l'opaque du symptôme, et celle du sens. On pourrait dire que l'Un-dire définit ce que je peux appeler la jouissance nodale, le Un de jouissance nodale puisque dans le nœud borroméen chacune des jouissances limite les deux autres, et c'est ce métabolisme que l'on corrige éventuellement dans une analyse par suture et épissure. N'est-ce pas ce qui est impliqué quand Lacan dit que pour le passant il s'agit de reconnaître le nœud qui le constitue ?

C'est ce Un-dire *ex-sistant* que parfois nous idéalisons et attendons de l'analyse accomplie, car il permet d'arrêter l'association libre. Il diffère du

dire-acte. Pas de dit sans dire-acte, c'est une implication logique qui ne peut pas rencontrer *pas d'exception*, mais des dits sans l'Un-dire *ex-sistants* sont possibles.

Dans le *timing* de l'analyse ils ne se placent pas de la même façon : le dire-acte conditionne les dits, tout au long et dès l'entrée, il ouvre l'espace de l'association sous transfert, dont le résultat, avec le temps, peut être de faire *ex-sister*, au terme, l'Un-dire, un peu homologue de l'aleph zéro de Cantor.

Dire-acte des dits analysants → Un-dire.

Champ de l'association libre capiton

Je souhaitais faire une parenthèse : l'incidence de l'analyste est à ne pas oublier non plus. L'association libre est suspendue au dire-acte, mais ça ne se fait pas tout seul ; causer ce dire est la première tâche de l'analyste. L'Un-dire à produire lui-même ne va pas sans l'analyste, de la même façon qu'il a fallu Lacan pour formuler le dire de Freud. On pourrait se demander là s'il n'y a pas une homologie avec ce que Freud a avancé comme une construction en analyse. Je passe.

La question est donc : quel est le lien entre le dire-acte, l'acte de langage, et la jouissance, son lien avec l'Un-dire de la jouissance ? Le second ne va pas sans le premier, mais sont-ils de la même étoffe ?

Jouir et dire n'apparaissent pas immédiatement appartenir au même registre. Pour jouir il faut un corps et le dire vient du sujet libidinal. J'ai d'ailleurs accentué leur distinction, quand je commentais la différence entre symptôme et *sinthome*, telle que donnée par Lacan, le premier, le symptôme, défini comme une formation de jouissance, le second, le *sinthome*, quatrième rond du nœud borroméen, défini comme un dire, et également à propos des discours. Mais je tempère aujourd'hui cette différence. L'Un-dire étant le dire de la jouissance nodale, ne donne-t-il pas en fait la raison du dire-acte, celui-ci étant indissociable de ce à quoi l'analyse aboutit, à savoir à l'Un-dire qui fait l'unité des jouissances diverses d'un individu ? Il y a là une homologie avec la remarque faite par Lacan sur les biographies. Il notait que, quand une biographie est bien faite, on peut y lire la phrase qui a orienté toute une vie, qui donc donne l'unité de toutes les options vitales de celui dont on parle, de ses dits comme de ses actes. Il y a donc un Un-dire, « supérieur au sujet, soit inconscient », dit Lacan dans *...Ou pire*, qui aura présidé à toutes ses conduites et son dire-acte.

Tout cela va dans le sens d'affirmer que l'on parle, « pourquoi me dis-tu que... », que l'on parle dans l'analyse, non sans la contribution de l'analyste,

pour faire *ex-sister* le dire de jouissance. Le dire, l'acte de dire, provient, dit Lacan, de l'être qu'il « situe de l'*ex-sistence* », soit l'être non représenté par le signifiant, et dans l'analyse c'est de lui que se fait le trajet vers l'Un-dire de l'Une jouissance borroméenne. C'est la jouissance qui répond au pourquoi du dire, l'acte énonciateur et le Un de tous les énoncés étant indissociables. Cela se vérifie d'ailleurs au niveau des discours, où la division de jouissance entre production et vérité, écrite à la ligne inférieure, est déterminée par le terme qui vient à la place du semblant ; mais celui-ci n'y vient que par le dire-acte qui préside au discours. On doit bien supposer que ce dire-acte est animé par un désir, une volonté, une visée au moins, et donc chercher la réponse au *Che vuoi* ? moins dans le texte de la vérité que dans son dire.

Qu'est-ce qui change dans la psychanalyse quand cette dominance du dire existentiel, on cesse de l'oublier et que l'on en saisit la dimension fondatrice ?

1. Toute proposition qui se présente dans la forme de l'universelle est mise en question. Lacan a tiré cette conséquence, disant, à propos de l'inconscient réel, « si on [l]'en croit ». On est très au-delà de la subversion freudienne, qui posait certes que je ne sais pas ce que je dis et que je ne sais pas le vœu qui m'anime, qui mettait fin à l'illusion d'être maître de soi comme de l'univers, mais qui croyait que ça avait statut de science. La dominance du dire, que Lacan applique même à la mathématique, suspend tout ce qui s'élucubre à une contingence existentielle. Les conséquences seraient à développer.

2. Un changement dans la visée de l'acte est aussi impliqué : l'interpréter doit aller à la cause du dire, elle ne peut plus se réduire à l'interprétation sémantique qui cible le « ce qui se dit », même si on y inclut ce qui ne se dit pas, mais doit aller à la cause du dire-acte sans lequel rien ne se dit.

Je laisse de côté le dire apophantique de l'analyste. Pour ce qui est de l'analysant, son dire est demande, alors même que tous ses dits ne sont pas des dits de demandes : il y a notamment tous les dits qui racontent ce qui se passe ou ne se passe pas dans l'actuel, ce qui s'est passé ou ne s'est pas passé dans le passé, et puis les dits d'espoir, comme de désespoir. Il n'empêche, son dire, s'il est analysant, est demande, et il n'y en a qu'un. On pourrait dire l'Une-demande avec une majuscule à Une. Ce dire de demande est impossible à satisfaire, mais il est à interpréter, la « demande à interpréter ¹² » dit Lacan dans la « Postface au *Séminaire XI* », plus précisément la demande à lire, l'interprétation étant une lecture. Qu'est-ce à dire, sinon cibler dans l'Une-demande la jouissance qui s'y requiert.


Plus précisément, « *l'objet a* est le rail par où la demande à interpréter en vient au plus de jouir ». Surprise pour ceux qui en sont restés à « La direction de la cure », et qui peuvent s'imaginer que ça disait le contraire, à savoir non-réponse à la demande intransitive, c'est-à-dire qui ne demande rien d'autre que la présence de l'Autre, et interprétation du désir. Doigt pointé vers ce qui manque par conséquent. Interpréter le désir, c'était cibler le manque inhérent à celui qui parle, et dont le signifiant était le phallus. En fait, janvier 1973, ça dit presque la même chose mais complétée, donc plus du tout la même chose. On part de l'effet de langage, écrit désormais par *a*, l'objet qui manque. Le dire de la demande, tout comme le désir qu'elle porte, trouve son ressort dans l'objet qui manque et elle va vers l'objet qui ne manque pas, nommé plus de jouir, et que l'interprétation est censée faire paraître. De ce qui manque à ce qui ne manque pas c'est un sacré rail, en effet, même un ravinement, soit un trajet écrit dans le signifié, quand l'analysant tâche de dire ce que veut la chose qu'il est, ce qu'il veut en tant que chose et qu'il ne sait pas. Ce qui s'écrit par la parole analytique, par le dire de la demande, est un tracé vers une jouissance, voilà pour le complément. « Stance par en dessous » dit la postface. « Radiophonie » disait déjà de la métonymie qu'elle est métabolisme de la jouissance, mais *stance* à lire par en dessous y ajoute la référence à l'écrit. Ces développements impliquent que le sémantique de « ce qui se dit » s'interprète par le plus de jouir.













Ce n'est pas le dernier mot de Lacan évidemment, puisque avec le signifiant *joui* produit dans *Encore*, la *stance* (le mot est fait pour évoquer la jouissance) ne sera plus seulement en dessous mais aussi au-dessus, à l'étage du signifiant qui est au-dessus du signifié dans le mathème saussurien, et ce sera jouissance déconnectée de la sémantique. On pourra distinguer par conséquent la jouissance opaque de la lettre de la *joui*-sens, avec le problème, dès lors, de leur nouage. Changement de visée et de perspective : la jouissance divise le sujet, toujours, mais l'acte vise ce qui surmonte cette division, sans la supprimer d'ailleurs, par le nouage qui fait du Un. Bien avant cela, la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » disait déjà que la destitution de fin fait... être.

Je voudrais rattacher finalement ces considérations complexes à la remarque très simple qui pourrait même paraître simplette, que Lacan fait aux États-Unis quand il dit qu'une analyse n'a pas à être poussée trop loin, et vous voyez que ça ne semble pas consonner du tout avec ce que l'on en dit aujourd'hui, et de préciser que quand le sujet est « heureux de vivre », le but est atteint. « Heureux de vivre », en voilà une notion théorique ! On pourrait s'indigner, quel rabattement vers le thérapeutique le plus plat ! Mais, mais, qui peut être heureux de vivre au terme d'une analyse où on est

venu parce que l'on était d'une façon ou d'une autre malheureux de vivre, sinon celui ou celle qui en est venu à se satisfaire du Un-dire de la jouissance nodale produit par son analyse ? – et sans qu'il soit nécessaire d'ailleurs d'en donner la formule. Ici la satisfaction pourrait bien signer l'élaboration. Il y a dans cette phrase le même type d'inversion que dans la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », inversion que j'ai tellement commentée, et où Lacan pose que c'est la satisfaction qui est signe, qui indexe la fin, qui est plus précisément le signe du savoir acquis, sur la division entre la vérité et le réel auquel elle est couplée, savoir informulable mais expérimenté et dont la satisfaction atteste.

Mots-clés : dit de l'inconscient, dire performatif, Un-dire à interpréter.

*  Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 12 janvier 2017.

1.  « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
2.  *Ibid.*, p. 452.
3.  J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, p. 94.
4.  J. Lacan, « ... ou pire », *Scilicet*, n° 5-6.
5.  L. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 458.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 92.
7.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 451.
8.  J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 683.
9.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 454.
10.  *Ibid.*, p. 457.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 25.
12.  J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 505.